

nature se croit assez forte pour donner un nouvel assaut, chaque fois que l'esprit redoute une nouvelle attaque ; l'une n'avoue point sa défaite, ni l'autre n'est sûr de sa victoire. Les meurtrissures douloureuses que laisse cette guerre sans merci de tous les jours, de toutes les heures : voilà ce que le langage humain ne peut traduire.

Il est beau de voir une âme prendre son vol et gagner à grands coups d'ailes les plus hauts sommets de la sainteté ; c'est aussi un spectacle poignant d'intérêt et d'émotion, que l'agonie lente et sûre où s'éteignent l'une après l'autre toutes les vaines ambitions du cœur, toutes les convoitises des sens. L'héroïque désintéressement de l'âme nous élève à de salubres admirations ; mais nous nous attendrissons volontiers sur le désintéressement tous les jours plus complet, où reste la nature sensible, épouse dédaignée, et qui ne compte pour rien là même où elle se promettait d'être tout.

Ce double spectacle se déroule à nos yeux avec une vérité saisissante dans le livre qui nous occupe. Il ne sera pas inutile d'en relever quelques scènes et d'évoquer à notre tour quelques-uns des personnages qui y figurent au premier rang.

Commençons par l'héroïne.

Nous choisissons, pour faire connaissance avec elle, un instant psychologique bien propre à révéler les plus secrètes pensées, le moment où l'on vient dire à une jeune pensionnaire déjà sur les seize ou dix-sept ans : " Allez en paix, vos études sont finies. "

Nous sommes dans la salle de travail de la grande Angélique, abbesse de Port-Royal-des-Champs.

Debout près d'une table, la mère Angélique attend mademoiselle Gisèle Méliand, jeune orpheline, pupille de M. Garnier, élève de Port-Royal, depuis neuf ans " sans vacances. "

" Gisèle, avant d'entrer, jette par la croisée un regard au dehors. " Un brouillard morne et glacé pleurait sur les branches encore nues des arbres : comme c'est laid, comme c'est triste ! murmure-t-elle. "

" L'abbesse n'entendit point ce petit monologue, qui d'ailleurs ne lui était point destiné. Elle a reçu la jeune fille avec grande bienveillance et, prenant un siège, la fit asseoir sur un escabeau à ses pieds. Puis allant droit au but, suivant sa coutume : " Mon enfant, lui dit-elle, Monsieur votre tuteur trouve qu'il est temps de vous retirer d'ici. C'est pour vous l'apprendre que je vous ai fait venir. "

" Gisèle rougit vivement, et baisse les yeux pour ne pas laisser trop voir la joie qui bouleversait son cœur. "